

EN VENTE

A LYON, chez tous les Libraires.
A PARIS, chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

BUREAU A LYON

Rue de l'Arbresec, 32,
Ouvert tous les jours de 2 à 4 h.

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

PRIX DE L'ABONNEMENT

LYON

Un an 5 »
Six mois 2 60
Trois mois 1 50

Départements

Un an 7 »
Six mois 5 60
Trois mois 2 »

SOMMAIRE

A nos lecteurs la Rédaction.
La conclusion des libres-penseurs . . . MONDIÈRE.
Les commensaux monastiques . . . Alfred DEBEAUCY.
Causerie anecdotique BROSSIER.
Portraits au fusain. J.-J. Rousseau . . Victor CHAUVET.
Lettre stéphanoise Jean PICK.
Etude sur le XVI^e siècle Fernand MORENA.
En l'air, petite chronique Jules FRANTZ.
Théâtres Alfred DEBEAUCY et Léon ST-URBAIN.
Feuilleton : La marquise de Frêne, roman historique Daniel OLIS.

A NOS LECTEURS.

La réponse est enfin donnée. Le Ministre de l'intérieur, après avoir pris l'avis du Préfet du Rhône, a refusé d'accorder au *Réveil* l'autorisation de devenir politique.

Depuis la lettre du dix-neuf janvier et la présentation au Corps législatif du projet de loi sur la presse, qui doit reconnaître à tout citoyen français, jouissant de ses droits civils, la liberté de fonder un journal politique, toutes les autorisations sollicitées avaient été accordées. Il était naturel et logique, en effet, de ne pas refuser comme autorisation ce que la loi devait quelques mois plus tard attribuer à tous, comme droit politique.

Pourquoi le *Réveil* n'a-t-il pas, lui aussi, profité de cette situation? Pourquoi est-il le premier à essayer un refus?

Nous sommes à cet égard réduits aux conjectures.

Le décret de 1852 sur la presse donne au ministre, au point de vue de l'autorisation, un pouvoir entièrement arbitraire et absolu, et il en use. Il nous a été, en effet, impossible d'obtenir aucun renseignement et de pénétrer dans le secret de la pensée ministérielle.

Ce refus met le *Réveil* dans une position fautive

et insoutenable. Créé pour devenir politique, il ne peut continuer à vivre que s'il a l'espérance de voir voter bientôt le projet de loi présenté. Or nous sommes obligé d'avouer qu'elle est au moins considérablement ébranlée.

Il nous est, en effet, assez difficile de supposer que le journal libre-penseur ait été considéré comme absolument indigne de l'autorisation, et qu'on ait simplement voulu le rendre victime d'une exception; quelque puissante que soit l'influence cléricalle à Lyon, nous ne ferons pas à l'administration l'injure de croire qu'elle la subit à ce point.

Certains faits d'ailleurs sembleraient indiquer que les dispositions du gouvernement se seraient modifiées et que le projet de loi pourrait bien ou être retiré, ou être repoussé par le Corps législatif.

Nous avons bien entendu dire, comme explication du refus, que le nombre des demandes d'autorisations de journaux, parties de la province, était devenu beaucoup trop considérable et que le gouvernement, voyant ses prévisions dépassées, avait résolu de ne plus permettre la fondation d'un seul; mais il est impossible que M. le Ministre se soit arrêté à cette considération. Si le projet de loi devait être maintenu, le refus ne serait qu'une suspension, un retard de quelques mois, et les journaux qui demandent à paraître ne manqueraient pas de profiter, quand le moment serait venu, de la liberté donnée par la loi nouvelle.

Il doit donc y avoir plus qu'un désir de retarder l'apparition de quelques journaux. Et dès lors, il y a nécessité pour le *Réveil* de cesser sa publication.

S'il peut un jour devenir politique, il reparaitra alors plein de courage pour soutenir les mêmes opinions et les mêmes principes.

Que tous les libres-penseurs qui s'étaient associés à notre œuvre et qui s'efforçaient de l'encourager, reçoivent nos remerciements sincères et nos regrets.

LA CONCLUSION DES LIBRES-PENSEURS.

En ont-ils assez parlé des trois congrès, tous ces journaux de la vieille Europe! Oh! jeune peuple d'Amérique, aie pitié de nous! ne te divertis pas trop de notre libéralisme pratique et de nos réflexions étourdissantes.

Jamais, il est vrai, on n'avait vu à la même heure sur trois points différents du territoire européen des assemblées de cette espèce, des hommes de toutes les nations et de toutes les catégories s'exprimant avec une entière liberté sur toutes sortes de sujets. Mais il faut espérer que l'avenir nous réserve bien d'autres surprises en ce genre, et si l'imagination des optimistes n'avait pas su entrevoir comme résultat possible ce qui est arrivé: un triple avortement, ce n'est pas un motif pour passer sans transition de l'enthousiasme irréflecti au découragement intempestif. Il faut, en étudiant les faits qui se sont produits, rechercher les causes de l'insuccès, les signaler et former ainsi l'expérience des peuples.

Quelques journaux sérieux et indépendants ont essayé de le faire. Mais il en est d'autres qui nous font assister à de plus comiques spectacles que ceux des congrès qui avortent. Les louangeurs officieux d'une part et les ultramontains de l'autre sont charmants de naïveté et d'audace.

Les premiers, *Patrie* en tête, en profitent pour chanter de nouveaux dithyrambes en l'honneur des restrictions bienfaisantes de la législation française. Au moins, font-ils observer avec autant de bon sens que d'à-propos, que ce n'est pas dans notre pays qu'on tolère des assemblées dont les membres ne parviennent pas à s'entendre et qui donnent le scandale des votes bigarrés.

Les autres se livrent avec un joyeux contentement à une nouvelle reprise de leurs variations peu artistiques sur les théories infernales des

damnés révolutionnaires, sur les discordes qui en sont la conséquence et autres commentaires *ejusdem farinae*.

Nous ne voyons pas pourquoi nous n'apprécierions pas à notre tour ce dont tout le monde parle, et nous ne ferions pas connaître les conclusions que les libres-penseurs doivent, en dehors de toute considération politique, tirer de tous ces faits.

De grandes pensées agitent quelquefois les esprits et font battre les cœurs, et leur triomphe doit assurer le bonheur de l'humanité. A certaines époques il suffit d'un souffle pour les répandre; parfois il faut lutter contre l'indifférence ou l'engourdissement d'une génération.

Les congrès sont, à notre époque, l'un des meilleurs moyens de populariser l'idée et de donner au mouvement réformateur qu'elle inspire l'unité de vue et de moyens.

Et comme les idées exclusives ont fait leur temps, qu'il s'agit d'œuvres ou de réformes humanitaires et fraternelles, les congrès sont internationaux.

Malheureusement un congrès, même international, est une assemblée d'hommes, et l'infaillibilité ne peut pas être son privilège. Faut-il s'étonner si l'idée n'est pas acceptée ou comprise par tous, si les théories les plus opposées se font jour côte à côte? Est-ce que cette divergence ne se manifeste pas dans toutes les œuvres intellectuelles les plus réfléchies et les plus consciencieuses?

Voyez messieurs du catholicisme, malgré dix-neuf siècles de manifestation de leurs dogmes et de leurs théories sous toutes les formes, malgré l'absence de toutes difficultés et de toutes restrictions de la part du pouvoir, ils n'ont pu parvenir à faire disparaître entièrement toute contestation dans le sein de leur parti. Le congrès de Malines n'a-t-il pas infligé un blâme à la timidité de l'ultramontanisme de MM. de Falloux et de Montalembert, à l'exagération de leurs complaisances libérales?

Comment les ouvriers de Lausanne auraient-ils pu, d'un seul jet et d'un seul mot, résoudre le

Feuilleton du RÉVEIL.

LA MARQUISE DE FRÈNE

ROMAN HISTORIQUE

(SUITE)

Hortense voulut voir aussi Néméa; elle se présenta toute tremblante. Elle était moins belle peut-être que sa sœur, son type était moins pur, mais elle avait un maintien si modeste et son grand œil bleu voilé de longs cils comme les madones de Raphaël avait une telle expression de douceur naturelle et de tendresse concentrée qu'elle charma davantage encore. En apprenant de la bouche de la marquise que celle-ci voulait bien se charger d'assurer son sort, elle remercia timidement, mais son regard s'abaissa vers le sol, et lorsque, après avoir salué profondément, elle se leva pour se retirer, une larme silencieuse roula le long de sa paupière et vint tomber sur sa robe blanche qu'elle tacha pour un instant seulement. Ainsi l'âme effleurée par la douleur se contracte ou s'étiole et croit être fanée pour toujours, mais que le temps passe et s'envole, le vent de ses ailes sèche les larmes, et sa fraîcheur primitive reparait, les illusions renaissent, toutes prêtes et toutes neuves pour une nouvelle douleur.

Qui faisait ainsi pleurer Néméa? nous ne le dirons pas, nous n'essayerons même pas de nous en rendre compte; peut-être un souvenir, peut-

être un regret, une appréhension, n'importe. Le cœur des jeunes filles est semblable à une mer tranquille, il recèle parfois bien des orages sous des dehors calmes et mêlés d'azur.

Hortense prit aussi Néméa au même titre que sa sœur; mais, craignant pour sa souveraineté galante le voisinage d'une enfant qui devait, — son instinct de femme le lui disait, — exercer sur son entourage une attraction plus irrésistible encore que la sienne, elle résolut de l'effacer autant que possible au profit de Loïsa. En conséquence, elle fit habiller celle-ci à la française et lui donna des maîtres nombreux destinés à lui remplacer à la hâte par une éducation factice celle qui lui avait manqué dans son enfance. En même temps elle lui défendait de se montrer nulle part et vantait sa beauté à tous ceux qui l'approchaient.

— Quand vous aurez vu, disait-elle à ses divers adorateurs, une nièce que j'ai et qu'une fluxion passagère empêche seule de se produire, vous conviendrez que ma beauté n'est rien et vous irez tous porter à ses pieds les hommages que vous m'adressez aujourd'hui.

Elle souriait alors et se posait d'avance en victime. Peut-être désirait-elle au fond du cœur qu'il en fût ainsi, car, insensiblement, la coquette s'était prise à aimer avec passion ce corsaire terrible dont elle avait coupé les griffes; elle en était presque à craindre de le rendre jaloux.

Le nouvel intendant fut chargé de découvrir une quatrième merveille; il s'acquitta de sa tâche avec bonheur et traita avec un marchand d'esclaves de la livraison d'une Circassienne magnifique, pauvre fleur violemment arrachée à sa tige pour satisfaire le caprice d'un tyran féminin; elle quitta son costume national pour revêtir la livrée de la marquise.

XXXI.

LA DONATION.

Pendant que Mme De Frêne se livrait à ses douces et peu fatigantes occupations de coquetterie, Gendron faisait toute diligence pour terminer plus promptement les affaires qu'il avait commencées. Aussitôt arrivé à Dulcigno, il s'était empressé de trier les marchandises de toutes sortes dont il s'était emparé dans ses diverses rencontres et de les mettre en vente sur le marché public.

Celles qui avaient été prises sur le vaisseau hollandais s'y trouvaient comme les autres, ce qui ne laissa pas de donner de l'inquiétude à Inglebert et à ses compagnons. Ils tinrent conseil et résolurent de charger l'un des leurs de se rendre en ambassadeur vers Gendron pour lui rappeler qu'il leur avait promis à tous la liberté et s'assurer s'il était toujours dans les mêmes dispositions à leur égard; leur choix se porta sur Van-Muersch, comme étant celui qui, par sa position, avait le plus facile accès près du corsaire.

Le mari de Margot se rendit à leur désir sans trop se faire prier, bien qu'il eût préféré toute autre commission. Il aborda le corsaire avec assurance en faisant le salut militaire; cependant un observateur attentif eut remarqué dans tout son être un frémissement presque imperceptible, marque certaine de la crainte que Gendron inspirait à ses subordonnés.

— Capitaine, lui dit-il, j'ai à vous parler.
— Eh bien! parle, mon garçon, répondit le corsaire en tirant de sa poche un sachet de velours orange brodé en or et enrichi de pierreries, dont il sortit une feuille de papier de soie et une pincée du meilleur tabac ture.

Van Muersch roula un instant sans rien dire son bonnet de laine entre ses doigts; enfin,

s'enhardissant sur un geste d'impatience de Gendron: — C'est que, balbutia-t-il, c'est difficile.

— Que diable, parles donc, est-ce que ta femme.....

— Oh! non, elle est toujours de plus en plus gentille.

— J'en étais sûr. Et il alluma flegmatiquement la cigarette qu'il venait d'achever. Allons, n'aie pas peur, et dis-moi ce qui t'amène.

— Le voici. Vous avez mis en vente les marchandises qui se trouvaient sur votre vaisseau. — Certainement; que trouves-tu d'étonnant à cela?

— Rien, assurément, mais les camarades m'ont envoyé pour vous prier d'ajouter encore quelque chose à vos bontés pour eux. Vous leur avez promis la liberté, vous avez même promis de rendre à Inglebert le vaisseau dont vous êtes si vaillamment emparé; ils désiraient encore que vous consentissiez à leur céder, à un prix raisonnable, la cargaison à laquelle ils tiennent beaucoup.

— Ah! vraiment, ils t'ont chargé de me dire tout cela?

— Oui, capitaine.

— Eh bien! va dire à tes amis que je tiens toujours ce que je promets; ils sont libres, et je donne le trois-mâts à Inglebert, puisque toi, mon protégé, tu restes en ma compagnie, que je leur souhaite bonne chance et que je garderai d'eux un bon souvenir. Quant à la cargaison, s'ils peuvent me donner seulement une garantie de 40,000 écus, elle est à eux. Va, et dis-leur que je leur permets de venir me remercier.

Van Muersch, transporté, serra la main que lui tendait le capitaine et courut annoncer cette bonne nouvelle à ses compatriotes.

(La suite au prochain numéro.)

Daniel OLIS.

difficile problème que tant d'autres avant eux ont étudié, médité, discuté sans plus de succès? Une solution immédiate eût été au contraire le plus surprenant des résultats.

Comment à Genève, où on avait fait appel au concours de tous les hommes éclairés de toutes les nations, le mirage éblouissant de la paix universelle aurait-il pu séduire instantanément toutes les intelligences et réunir en une seule les opinions les plus opposées? Est-ce qu'il n'y a pas le parti qui croit arriver au progrès par la guerre, parti des forts, des puissants et aussi des gouvernants, et ceux qui ne veulent l'obtenir que par la paix, parti des faibles, des penseurs, des philosophes et des songes creux?

Donc, que personne ne continue à accuser la bonne foi ou le courage et des organisateurs du congrès et de ceux qui sont venus défendre les idées qui leur avaient donné naissance.

Qu'il y ait eu un peu partout des extravagances individuelles, ce n'est que trop vrai. L'humanité n'a point cessé d'être en proie à des accès de fièvre ou de délire; mais en conclure avec certains publicistes, parce que les congrès n'ont pas réussi, que les congrès sont morts, que les nations qui se respectent sont intéressées à ne pas permettre les réunions qui n'aboutissent pas, c'est prêcher qu'il n'y a de licite et d'utile que le succès; c'est relever le drapeau de l'intolérance, détruire la morale, nier la libre-pensée et l'expérience, l'instruction qui résulte de la discussion en commun.

Malgré les approbateurs de toutes les restrictions mises à l'expression de la pensée, malgré les excommunications des ultramontains, il y aura toujours réunions, congrès, parce qu'il y aura toujours société, parce qu'il y aura toujours nécessité de se communiquer ses pensées, ses inspirations, parce qu'il y aura toujours des intérêts généraux et des projets à décider entre plusieurs.

A ces considérations générales, nous nous permettrons d'ajouter une observation particulière.

Il ne peut venir à l'idée d'aucun libre-penseur de blâmer les ultramontains se procurant la fantaisie d'un congrès. C'est une preuve qu'ils reconnaissent l'influence que peuvent avoir ces assemblées sur l'opinion publique; et souvent il arrive que, malgré toute l'habileté diplomatique de leur éloquence, la passion les entraîne, ils laissent lire ou deviner leurs pensées, leurs aspirations secrètes, et la liberté ne peut qu'y gagner.

Le dernier congrès international de Malines, à ce dernier point de vue, mérite d'être signalé. Jamais la fougue et la violence catholique ne s'étaient laissées entraîner aussi loin. Or, il est à remarquer que c'est de la France que sont sortis ces illustres déclamateurs. Aucun prélat belge n'est avisé d'aller ainsi vociférer publiquement; mais les prélats français n'y ont pas mis tant de retenue. M. Dupanloup, escorté du Père Hyacinthe, s'est élevé jusqu'au sublime du genre, et, à cette heure, le fougueux évêque d'Orléans est le héros adoré du parti: dévots et dévotes encensent et sanctifient sa réputation: c'est un père de l'Eglise, un saint Augustin, un saint Jérôme, un saint Thomas, que sais-je?

Que les temps sont changés! Quand M. Dupanloup a été nommé académicien, il passait pour un catholique relativement tolérant. On disait même qu'il n'était pas très bien noté en cour de Rome, parce qu'il était trop peu ultramontain. A cette heure, on ne l'appelle plus que le fougueux, le belliqueux, l'indomptable..... Il partage, avec l'évêque de Nîmes, la gloire de ces épithètes qui peuvent être très glorieuses, mais que n'enviait certes pas celui qu'ils appellent leur divin Maître. Il a suffi, pour opérer ce changement, d'un voyage à Rome. Ce qui restait dans l'âme de l'éminent prélat de modération et de gallicanisme a disparu au contact de la papauté et du sacré collège. Et Malines a vu et entendu l'évêque français converti, vomissant toutes les vieilles injures ampoulées, toutes les grossièretés, toutes les violences que renferme l'arsenal de l'ultramontanisme. Il s'est adressé, suivant l'usage catholique, à Luther, à Calvin, à Voltaire... A Voltaire particulièrement, qui n'est ni plus ni moins, pour cet insulteur des grands hommes, que l'infamie personnifiée.

Il faut convenir que ces vociférations ont leur bon côté. S'il en est qui s'enthousiasment et applaudissent avec passion, comme les Veillot et ses satellites, il en est d'autres qui n'étaient point encore suffisamment éclairés sur les dispositions de l'Eglise, sur ce qu'il y a à attendre

d'elle, de sa douceur, de sa charité. Aujourd'hui, pour de nouveaux, la lumière est faite. En rapprochant le discours de M. Dupanloup, les théories et les actes du congrès de Malines de cette glorification solennelle de l'inquisition qui vient de se produire à Rome, toute hésitation disparaît, et le parti de la libre pensée compte de nouveaux partisans.

Mais le catholicisme ne s'est point contenté des brillants résultats du congrès de Malines. Il a voulu, après les succès oratoires, obtenir les succès diplomatiques, les succès des sociétés secrètes, dont les jésuites ont établi les règles, et ils sont parvenus à faire un traité d'alliance avec les radicaux de Genève, pour faire avorter le congrès. Cette combinaison imprévue n'est, en définitive, que la fusion des deux ultramontanismes inaugurés par MM. Dupanloup et Guizot. Mais M. Fazy est loin d'avoir relevé sa popularité expirante, et les catholiques n'ont point vu grossir leurs rangs. Et, franchement, nous ne pouvons que souhaiter de leur voir continuer de pareilles manœuvres.

MONDIÈRE.

LES COMMENSAUX MONASTIQUES

L'armée du catholicisme romain se compose de trois bataillons: un occulte, exclusivement recruté parmi des laïques qui s'intitulent membres du tiers-ordre et que le vulgaire nomme plus communément jésuites de robes courtes; deux avoués: le clergé séculier qui possède certaines franchises ou immunités, et le clergé régulier, c'est-à-dire assujéti à des règles diverses, mais communes pour un grand nombre de ses membres.

On désigne les premiers par l'appellation générale de prêtres, les seconds par celle de religieux ou moines. Nous ne parlerons aujourd'hui que de ceux-ci.

Ils se divisent en deux catégories complètement distinctes quoique ayant toutes deux un but unique: les uns psalmodient, se macèrent et oublient, tandis que les autres calculent, jouissent et enseignent; celui-là prie, celui-ci prêche; tel jeûne, tel dine; l'un est l'arbre inutile et sans fruits dont parle l'évangile, l'autre la brebis galeuse qui doit infester le troupeau. Tous deux mentent, mais d'une façon différente. L'un est le frère quêteur, sale, déguenillé, portant la barbe longue et mal peignée et marchant pieds nus, la besace sur le dos, que vous rencontrez partout en Italie, engeance dont notre révolution a purgé le sol français; l'autre est homme du monde et de beaucoup le plus dangereux.

Ce n'est pas pour lui qu'il demande; sa fierté, disons mieux, sa dignité s'y oppose et il ne veut pas exciter en sa faveur la pitié des âmes charitables. D'ailleurs il n'a besoin de rien, ayant fait vœu de pauvreté, puisque ses supérieurs ont mission de pourvoir à sa subsistance. C'est pour les indigents de l'Ordre qu'il sollicite votre charité; c'est au nom de Dieu, hypocritement invoqué, qu'il réclame votre offrande pour la chapelle inachevée, sanctuaire miraculeux et béni qui doit être privilégié entre tous pour les bénédictions divines et les indulgences papales.

Les quêtes de ce genre sont les prétextes qu'emploient le plus ordinairement les moines pour s'introduire dans l'intérieur des familles; cependant, comme ils ne trouvent pas dans toutes un aussi facile accès, ils en ont d'autres plus spécieux à leur service et qui réussissent presque toujours. C'est le plus souvent un service à rendre ou une complaisance à réclamer, un domestique à placer, un employé à recommander; tantôt le fils de la maison qu'il faut compter au nombre des adhérents de la Société des jeunes amis, école non diplômée de gymnastique religieuse, tantôt sa sœur, douce et naïve enfant dont la vertu a besoin d'être sauvegardée, et qu'il s'agit de faire admettre dans le sein de la congrégation placée sous le patronage direct de la sainte Vierge. Si malgré ces divers subterfuges, malgré l'offre souvent réitérée de billets de concerts, de loteries, etc., etc. la porte reste close et les cordons de la bourse noués, ils ont recours aux grands moyens, et la perspective d'un opulent mariage pour l'ainé des enfants, d'un placement avantageux à effectuer, d'une sinécure dorée à obtenir par l'intermè-

diaire des bons pères, miroitant aux yeux éblouis de la victime, la fait tomber dans le piège.

Les jésuites sont plus spécialement habiles à se faire ouvrir par ruse le coffre-fort des maisons assiégées. Je pourrais citer plus d'un R. Père, qui, prédicateurs habiles autant que fins diplomates, gagnent chaque carême à la compagnie plus que le traitement d'un sénateur en fonctions. Voici de quelle manière procède l'un d'entre eux, homme de 40 ans environ, instruit, bien élevé, toujours aimable, souriant et enjoué, possédant en un mot toutes les qualités requises pour s'attirer la bienveillance et la sympathie des dames sur le retour.

Du haut de la chaire où il domine son auditoire, et pendant qu'il débite élégamment (le R. P. est noble) des sermons étudiés et préparés avec soin, il examine un à un les visages groupés au dessous de lui sur certains points de l'église. A la démarche, à la tenue, à l'élégante recherche des vêtements, parfois aux armoiries qui brillent sur le livre d'heures, il devine les gens dont il doit capter et cultiver l'amitié; il se fait aider toutefois dans cette inquisition par le suisse ou le bedeau de la paroisse. Lorsqu'il sait à n'en pas douter, de quel côté il peut fructueusement diriger ses batteries, il ne reste pas inactif; il s'enquiert insoucieusement des passions de Monsieur, des habitudes et des goûts de Madame, et bientôt, sans qu'il ait paru leur porter le moindre intérêt, il connaît jusqu'aux moindres détails de leur existence. Dès lors il n'a plus ni trêve ni repos qu'il n'ait attiré leur attention, les regardant fixement de la chaire et paraissant ne prononcer que pour eux son sermon, y introduisant avec adresse une pensée, un trait, une anecdote qui puissent se rapporter à eux; enfin il manœuvre tant et si bien que, à l'aide d'un des petits moyens que j'ai énumérés, ou d'une présentation du curé, si la dame est une de ses pénitentes, il parvient à s'introduire dans la place et à ramasser, le plus souvent par surprise, une invitation à dîner.

Que le vaincu, quelque habile qu'il puisse être, n'espère plus alors se débarrasser de cet hôte; le jésuite resserre de plus en plus les nœuds du filet dans lequel il est parvenu à enserrer sa proie. Il flatte les petites passions, y manie d'un vieillard, rassure sa conscience timorée, débite à sa respectable épouse des galanteries, permises peut-être, mais qu'elle trouverait assurément impertinentes venant d'une autre bouche, et que lui confesseur, imputerait à crime à ses jeunes pénitents. Que si les enfants ont des goûts identiques, il cherchera, par tous les moyens en son pouvoir, à conduire l'une dans un couvent, l'autre à la maison de noviciat de la compagnie, félicitant les parents de la grâce que Dieu leur a faite en leur donnant des enfants si chrétiens. Mais que le fils ne partage pas les idées monacales, qu'il lui répugne de voir la fortune paternelle, son patrimoine et celui des siens, se fondre dans les mains du bon Père, celui-ci travaillera sans relâche à le séparer de sa famille, il le combattrà par les armes les plus perfides, la médisance et la calomnie, mitigées d'une hypocrite compassion. Il continuera cependant jusqu'au bout à lui faire bon visage et à prier pour sa conversion, jusqu'à ce que, Tartuffe et demi, il puisse s'écrier à son tour: C'est à vous d'en sortir, ou lui laisser le choix entre l'engagement volontaire et le plus complet abandon.

Ce qu'il y a de patrimoines dilapidés, d'héritages usurpés chaque année par les moines est incalculable, et l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que ce sont les larmes de la veuve et de l'orphelin, la misère du plus grand nombre qui remplissent d'or leurs coffres immenses; que leurs chapelles, gothiques ou byzantines, — dans lesquelles, il est vrai, ils offrent gratis à ceux qu'ils déponillent des prie-dieu de luxe chaudement remboursés, — sont construites d'astuce et de fraude, de vol et d'infamie.

Malheureusement il ne nous est pas permis de traiter ici des congrégations religieuses au point de vue social; mais nous avons cru remplir un devoir en prémunissant contre des tentatives insidieuses de dol, de captation ou d'intime action inquisitoriale qui se produisent du haut en bas de l'échelle sociale, ceux chez qui la raison n'a pas encore complètement anéanti la confiance à ces prétendus ministres du ciel.

ALFRED DEBEAUCY.

Causerie anecdotique.

IALOGUE ENTRE UN LIÈVRE ET UN LAPIN

Un lapin s'amusa à brouter, en paix, quelques branches de thym parfumé, quand tout-à-coup s'avance vers lui un lièvre effaré, haletant, couvert de sueur et de poussière, les mains jointes, la larme à l'œil, et voici le dialogue qui s'établit entr'eux:

PREMIÈRE SCÈNE.

(A l'extrémité de la plaine de St-Denis, au pied d'une monticule.)

LE LIÈVRE.

Alerte! alerte! Ah! mon cher Jeannot Lapin, je t'en supplie, indique-moi vite ton terrier, afin que j'aie le moyen de me réfugier; j'ai grand besoin de reprendre haleine.

LE LAPIN.

Que t'est-il donc arrivé?

LE LIÈVRE.

Quelle course, mon cousin, quelle course! cinquante kilomètres que je viens d'arpenter à bride abattue, poursuivi par ces maudits chasseurs et chiens, que l'Enfer confonde!

LE LAPIN.

La chasse est donc ouverte?

LE LIÈVRE.

Certainement. Tu n'as donc pas entendu les coups de fusil, qui pleuvent de toutes parts?

LE LAPIN.

J'ai vu que c'étaient des pétards de réjouissance, à propos de l'Exposition.

LE LIÈVRE.

L'Exposition, l'Exposition! Dans ce moment, vois-tu, il n'y a que nous d'exposés; d'ailleurs, les journaux l'ont annoncée, l'ouverture de la chasse; est-ce que tu ne les lis pas?

LE LAPIN.

Je ne lis que l'Univers, auquel je suis abonné, et il n'en dit pas un mot.

LE LIÈVRE.

Parbleu! je le crois bien; Veillot a-t-il jamais mis quelque chose d'utile dans sa feuille? S'il s'était agi de l'ouverture d'une chasse à reliques; par exemple, de la chasse du bienheureux Cucufin, canonisé sous le nom de saint Séraphin, pour avoir accepté patiemment des coups de pied au bas des reins, et souffert, avec une résignation angélique, qu'on répandit un œuf frais sur sa barbe, sans nul doute, alors Veillot eût parlé; mais annoncer un massacre! Sa conscience le lui défendait; l'Eglise a horreur du sang. Aussi quelle idée de t'abonner à son journal? Cette feuille, souviens-t'en, n'est bonne qu'à un seul usage, que je t'expliquerai plus tard.....; mais, chut! J'entends du bruit... disparaissions.

DEUXIÈME SCÈNE.

(Dans le terrier. — Le Lièvre est au fond, le Lapin à l'entrée, pour faire le guet.)

LE LIÈVRE.

Jeannot, mon ami Jeannot, ne vois-tu rien venir?

LE LAPIN.

Je vois la poussière qui poudroie.

LE LIÈVRE.

Ce sont les chiens qui la soulèvent.... Saint Lièvre, ayez pitié de nous....! Que vois-tu encore?

LE LAPIN.

Je vois des fusils qui flamboient.

LE LIÈVRE.

Dieu de mes pères, sauvez-nous.... Sont-ce des fusils à aiguille?

LE LAPIN.

Oui.

LE LIÈVRE.

Ah! je respire; les Prussiens ne me font pas peur, car je suis Français, quoique lièvre. Mais, ne vois-tu plus rien?

LE LAPIN.

Je vois des chasseurs avec d'autres fusils, des fusils Chassepot.

LE LIÈVRE.

Soutiens-moi, cousin, soutiens-moi.... sinon je tombe à la renverse.

LE LAPIN.

Tu auras bien le temps de tomber, s'ils t'atteignent.

LE LIÈVRE.

Mais tu ne sais donc pas, malheureux, que ces fusils sont terribles? Une hase de ma connaissance racontait, hier, qu'ils portaient jusqu'à vingt-cinq mille pas. N'avance pas trop la tête, baisse bien les oreilles, fais-toi petit, petit, petit.

LE LAPIN.

Allons, tu plaisantes; la peur exagère; au surplus, je reconnais les chasseurs, ce sont des Parisiens.

LE LIÈVRE (radieux, et tendant les bras au Lapin).

Des Parisiens! ô mon doux Sauveur! viens, que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle qui me rend la vie et le courage: foin du danger! car il n'y a ni fusil Lefauchaux, ni fusil à aiguille, ni fusil Chassepot qui tienne, jamais un Parisien n'a tué un lièvre! (Les deux cousins s'accolent, et s'endorment dans leurs bras réciproques, au plus fort de leur ravissement).

BROSSIER.

PORTRAITS AU FUSAIN.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

SA VIE ET SES ŒUVRES.

En faisant succéder dans la série de ces *Etudes* le nom glorieux de Jean-Jacques Rousseau à celui de Rivarol, je sens bien que je dois à mes lecteurs une explication : je ne classe point mes auteurs d'après le mérite, je prends au hasard. Il est évident, en effet, que s'il en eût été autrement, le beau parleur eût dû céder le pas au philosophe, et la réputation de l'homme d'esprit s'effacer devant la gloire de l'homme de génie. Cela dit une fois pour toutes, j'entre dans mon sujet.

Jean-Jacques est né le 28 juin 1712, à Genève, la ville indépendante et fière. Son père, Isaac Rousseau, était horloger, et sa mère Suzanne Bernard, fille d'un pasteur, et femme d'un esprit élevé et d'un cœur plein de dévouement et de tendresse. Malheureusement, elle mourut en lui donnant le jour, laissant pour la remplacer son mari, homme d'esprit, mais d'un caractère léger, n'ayant ni vice ni vertu. Privé de la plus sûre des affections, l'affection maternelle, Jean-Jacques qui était venu au monde comme Voltaire, presque mourant, poussa dès-lors comme il plut à Dieu. Il nous apprend qu'à l'âge de six ans, il passait des nuits entières, en compagnie de son père, à lire des romans laissés par sa mère, et que l'année d'après, il épuisa la bibliothèque de son aïeul le pasteur. « Heureusement, il s'y trouva de bons livres, et cela ne pouvait guère être autrement, cette bibliothèque ayant été formée par un ministre, à la vérité, et avant même, car c'était la mode alors, mais homme de goût et d'esprit. *L'Histoire de l'Eglise et de l'Empire*, par Lesueur, le *Discours de Bossuet sur l'Histoire universelle*, les *Hommes illustres* de Plutarque, l'*Histoire de Venise* par Nani, les *Métamorphoses* d'Ovide, La Bruyère, les *Mondes* de Fontenelle, ses *Dialogues des morts*, et quelques tomes de Molière, furent transportés dans le cabinet de mon père, et je les lui lisais tous les jours durant son travail. » (*Confessions*).

Quoique ce fut là un singulier commencement d'éducation pour un enfant de cet âge, il n'en est pas moins vrai cependant que les lectures portèrent leur fruit dans l'esprit de Jean-Jacques. Si, comme il le dit, « il avait acquis par cette dangereuse méthode une intelligence unique à son âge sur les passions », si, « n'ayant aucune idée des choses, les sentiments lui étaient déjà connus », si, « avant d'avoir rien conçu, il avait tout senti », il pût aussi dans la méditation de Plutarque, cette fierté et ce désintéressement qui ne peuvent lui être contestés. Mais, malheureusement, à l'âge où le caractère commence à se former, où les bons exemples sont utiles pour prévenir les écarts de l'imagination et les entraînements de la jeunesse, à dix ans le pauvre Jean-Jacques, qu'une mauvaise destinée poursuivait décidément, devint orphelin tout-à-fait. Son père, après s'être battu en duel avec un capitaine retraité du nom de Gauthier, s'expatria pour échapper à la condamnation qui avait été prononcée contre lui par le Conseil, et abandonna son enfant, sans plus s'en inquiéter que de son fils aimé, un frère à notre philosophe, et un vaurien qui courait le monde et qui devint on ne sait quoi. Cette insouciance inqualifiable a été admirablement atténuée en quelque sorte par Jean-Jacques dans ses *Confessions*, et l'on ne saurait assez lui en tenir compte. En effet, ne pensez-vous pas que c'est de cet abandon que résultèrent les défauts et les vices qu'on lui a tant et si sévèrement reprochés depuis? D'ailleurs son oncle Bernard qui le recueillit, (ce Bernard était le père de la mère de Rousseau, et il avait épousé une sœur d'Isaac Rousseau, le père de Jean-Jacques), cet homme, dis-je, n'était-il pas lui-même un homme de plaisir? Cependant il valut mieux pour l'enfant que son père. Il le mit en pension à Bossey, chez le ministre Lambereier, où, après avoir passé deux ans en compagnie d'un sien cousin, fils de ce Bernard, il revint à Genève où il perdit deux ou trois ans avant qu'on songeât à lui donner un état. On le plaça d'abord chez M. Musseron, greffier de la ville, pour apprendre chez lui le métier de grapignan. Mais, outre « que ce surnom lui déplaisait souverainement, l'espoir de gagner force écus par une voie ignoble flattait

peu son humeur hautaine. » On voit qu'il ne pensait déjà pas mal. Bref, que le métier lui plut ou non, il fallut en passer par là, et devenir, bon gré malgré, apprenti grapignan. Mais, il faut lui rendre cette justice, qu'il ne le fut pas longtemps, et s'arrangea de manière à se faire renvoyer le plus tôt possible, ce qui ne manqua pas. Du greffe, il passa dans l'atelier de gravure de M. Ducommun, et c'est de là, qu'après un grand nombre de polissonneries qu'il a longuement racontées, il prit cet essor qui devait le mener si loin, heureux de penser qu'il allait enfin pouvoir vagabonder à son aise. Cependant sans ressources et sans état, sa position ne laissait pas que d'être inquiétante. Pendant les premiers jours, il rôda dans les environs de Genève, se faisant loger et nourrir par des paysans de sa connaissance; puis un jour, encouragé sans doute par l'accueil qui lui avait jusqu'à été fait et aussi par la naïve assurance de son âge, il poussa jusqu'à Confignon, et frappa chez M. de Pontverre, le curé de l'endroit. Le curé le reçut bien, le fit dîner avec lui, et essaya de le convertir au dessert. Touché de l'excellence du dîner et du vin de Frangi, le brave garçon ne voulut point être ingrat et se laissa faire. Le voilà donc en route pour Annecy, avec une lettre de M. de Pontverre pour M^{me} de Warens. Ici seulement commence l'histoire de la vie de Rousseau. Jusqu'alors il n'a pas vécu, et l'on ne peut compter dans son passé que les espiègleries et les égarements de sa première jeunesse. Mais voici venir une nouvelle aurore, et le cœur de Jean-Jacques, si prompt à l'enthousiasme, son cœur où rien encore n'est écrit, si ce n'est peut-être un pieux souvenir pour celle qui fut sa mère, son cœur va sentir le tressaillement divin! C'était le jour des Rameaux de l'année 1728, qu'il la vit pour la première fois. Il avait seize ans, elle en avait douze de plus que lui; mais l'amour connaît-il ces obstacles? « C'était un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparait du jardin, et le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, M^{me} de Warens se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! je m'étais figuré une vieille dévote bien rechignée; la bonne dame de M. de Pontverre ne pouvait être autre chose, à mon avis. Je vois un visage pétri de grâces, de beaux yeux bleus pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. Rien n'échappe au rapide coup d'œil du jeune prosélyte, car je devins à l'instant le sien, sûr qu'une religion prêchée par de tels missionnaires ne pouvait manquer de mener en Paradis.

Elle prend en souriant la lettre que je lui présente d'une main tremblante, l'ouvre, jette un coup d'œil sur celle de M. Pontverre, revient à la mienne qu'elle lit tout entière, et qu'elle eût rlué encore, si son laquais ne l'eût avertie qu'il était temps d'entrer. Eh! mon enfant, me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir, vous voilà courant le pays bien jeune, c'est dommage, en vérité. Puis, sans attendre une réponse, elle ajouta : Allez chez moi m'attendre; dites qu'on vous donne à déjeuner; après la messe j'irai causer avec vous. » (*Confessions*, 1^{re} part., liv. II.)

M^{me} de Warens, qui avait la curiosité de son sexe, mais dont la curiosité dans cette occasion était excusable, se fit raconter par Jean-Jacques sa petite histoire, après quoi elle fit tout son possible et usa de tous les moyens pour le faire retourner à Genève. Mais, peine inutile, plus elle parlait, moins elle savait convaincre, plus au contraire Jean-Jacques se sentait résolu à vivre auprès d'elle. Mais comme il ne pouvait se flatter de vivre ainsi, lui qui n'avait pour toute fortune que ses illusions, il partit à regret pour Turin où il entra dans un hospice établi pour l'instruction des catéchumènes. Une fois instruit dans la religion catholique et dument converti, il se retrouva sur le pavé aussi pauvre qu'auparavant, malgré les espérances qu'il avait conçues d'un sort plus heureux. Cette conversion, qu'on lui a si sévèrement reprochée, fut l'œuvre noire, la machination indigne de prêtres imposeurs qui le trompèrent, qui abusèrent de sa jeunesse, qui spéculèrent sur sa misère. « Venez à nous, lui dirent-ils, et la charité des bonnes âmes ne vous abandonnera pas. » Et le pauvre enfant abandonné, sans asile, trop jeune pour calculer les conséquences d'un pareil acte, suivit les retraites, subit les épreuves, fit tout ce qu'on voulait, et quand cette âme fut gagnée au ciel, les hommes picux le prirent par le bras et le jetèrent à la porte en le recommandant à la Provi-

dence! C'est alors qu'il eut l'idée d'aller s'offrir de boutique en boutique pour graver sur de la vaisselle, et qu'il rencontra cette femme charmante dont nous avons tous gardé un souvenir, et qui s'appelait M^{me} Basile. Qui donc pourrait lire sans émotion cette histoire si poétique et si fraîche de ces timides et éphémères amours? Qui de nous n'a senti au fond de son cœur l'envahissement d'une sensation inconnue, au souvenir de cette scène adorable qui ne dura qu'une minute, mais une minute qui pouvait suffire à remplir une existence? Jean-Jacques aux genoux de M^{me} Basile, n'est-ce point là l'idéal de beaucoup d'entre nous? Mais, hélas! le bonheur est fragile, et c'est à l'heure qu'on l'attend le moins que la mauvaise chance, qui ne perd jamais ses droits, entre et déchire la page riant qu'on épèle. Donc, le pauvre amoureux fut précipité du haut de ses rêves dans l'antichambre de M^{me} de Vercellis. Laquais! Jean-Jacques! La chute était immense, mais il avait les reins souples. Il se résigna. Seulement il resta de son passage chez la noble dame une certaine histoire de ruban qu'il avait volé (moi je pense que c'était une jarretière), et qu'il raconte longuement dans ses *Confessions*. Je ne voudrais pas trop appuyer sur cet incident qui pourrait donner de sa moralité d'alors une opinion fâcheuse; mais il faut bien dire que dans la crainte de la honte, il accusa effrontément de ce vol une pauvre fille innocente, domestique comme lui, qui fut impitoyablement chassée, et qui pour toute vengeance lui dit : « Ah! Rousseau, je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place. » Ce fut là tout, et il faut croire Jean-Jacques en ce qu'il dit du remords que lui laissa cette mauvaise action.

Après la mort de M^{me} de Vercellis, il en sortit, et retomba dans son oisiveté. Heureusement qu'il fit la connaissance du *vicaire savoyard*, qui était précepteur des enfants du comte de Mallerède, et qui s'appelait l'abbé Gaimé. L'influence de cet honnête homme sur le pauvre Rousseau le détourna du mauvais chemin où il allait peut-être s'engager, et la morale qu'il lui prêcha l'affermis dans de bonnes résolutions.

Maintenant je passe sous silence son séjour chez le comte de Gouvion, son escapade avec son ami Bâcle, et j'arrive à Chambéry où il se rendait lui-même après tant de déceptions et d'orages.

M^{me} de Warens le reçut à bras ouverts, et il s'installa chez elle. Elle l'appela *petit*, il l'appela *maman*, et la familiarité la plus douce s'établit entre eux. Comme *maman* avait la monomanie des élixirs, il transcrivait des recettes et pilait des drogues; il allait même jusqu'à les goûter. Mais pourtant le temps ne s'écoulait pas tout entier ainsi. Il lisait un peu, tantôt seul, tantôt avec elle, et leur lecture favorite était La Bruyère, qu'elle préférait à La Rochefoucauld, « livre triste et désolant, principalement dans la jeunesse où l'on n'aime pas à voir l'homme tel qu'il est. » Ce fut à peu près à cette époque, que M^{me} de Warens, voyant le goût de Jean-Jacques pour la musique, voulut essayer d'en faire un musicien. Elle le fit donc entrer à la maîtrise de la cathédrale; mais son humeur voyageuse reprenant le dessus, il s'envola avec son maître qu'il abandonna à Lyon, un soir que celui-ci venait de tomber dans la rue Saint-Jean, en proie à une attaque d'épilepsie. Il revint une fois de plus chez M^{me} de Warens qui était partie, et c'est ici que se place son aventure avec M^{lle} Galley et Groffeuried, que les peintres ont tant reproduite et que je ne veux que rappeler. Enfin, après un voyage en Suisse, un autre à Paris où il espérait retrouver M^{me} de Warens qu'il ne retrouva qu'à Chambéry, vint le séjour aux Charmettes. Ah! les Charmettes! qu'il est doux le souvenir qui nous en est resté! Comme nous l'avons enviée cette existence heureuse malgré tout, malgré Jean-Jacques lui-même! Et comme nous aurions été fiers de cueillir la pervenche aux pieds de M^{me} de Warens!

Mais il est temps que je m'arrête; le sujet m'entraîne; je renvoie à un autre article ce que j'aurais encore à vous dire.

(A continuer.)

VICTOR CHAUVET.

LETTRE STÉPHANOISE

A Monsieur le Directeur du journal le Réveil.

Saint-Etienne, 2^{me} mi-septembre 1867.

Décidément la vogue tourne au théâtre; ce n'est certes pas étonnant, car, d'honneur, jamais Saint-Etienne n'a été doté d'une troupe aussi complète que celle de MM. Lamy et Seiglet. Vous noterez en passant qu'il ne s'agit pas encore de la troupe d'opéra-comique qui nous est promise pour le mois d'octobre.

On sent déjà dans l'administration de MM. Lamy et Seiglet, si jeune qu'elle soit encore, intelligence et désir de bien faire. Procédons par ordre, s'il vous plaît.

La restauration de notre grande salle de spectacle était urgente; on l'a comprise, tant mieux!... Merci à l'administration municipale qui, m'a-t-on dit, a pris l'initiative.

Notre vieux répertoire avait besoin d'être quelque peu rajeuni, c'est ce qu'on s'est empressé de faire en y introduisant les œuvres des maîtres; aussi, tout le public était étonné de voir de grandes affiches annoncer le *Galilée*, de Ponsard! pendant que la direction mettait à l'étude les *Idees de Madame Aubray*, de Dumas fils; *Monsieur Garat*, de Victorien Sardou; *la vie de Bohème*, de H. Murger, etc., etc., etc.

Somme toute, vous voyez que M. Lamy tient à joindre à sa réputation de bon, d'excellent acteur, celle de directeur consciencieux et intelligent, qualités fort rares par le temps qui court.

Mardi dernier on donnait : *le Supplice d'une femme*; *Pataud*, vaudeville en un acte, et *Ma Nièce et mon Ours*, que tout le monde connaît. — Il y avait là de quoi remplir une bonne soirée, convenez-en.

M. Bouteloup, dans le rôle de Dumont, semble chercher un peu trop l'effet dans la situation plutôt que dans l'interprétation. En d'autres termes, M. Bouteloup rend bien, mais semble ne pas bien sentir; il y a néanmoins chez cet artiste habitude de la scène et un bon jeu de physionomie.

M. Clavandier, dans le rôle d'Alvarez, a bien mérité du public. Mes voisins lui reprochent une trop grande sobriété dans l'action. Il crie un peu dans ses grands moments, et néglige trop les passages faibles de son rôle.

A M^{me} Bressy, nous n'avons que des louanges à offrir et pas assez de fleurs.

Encore des compliments à M^{me} Clavandier, dans son joli rôle de coquette, non, de femme du monde. Là, son mérite est en raison de l'effet qu'elle produit sur la scène.... MM. de l'orchestre vous n'avez qu'à vous bien tenir.

Je ne puis clore ici cette petite revue, sans parler de la charmante M^{lle} Aurélie Monnet, un vrai petit talent en herbe, qui promet pas mal de fleurs avant son printemps et beaucoup de fruits à son automne. En attendant, beaucoup de bonbons à M^{lle} Aurélie.

M. Lamy, merci pour les bons moments que vous nous avez procurés dans *Ma Nièce et mon Ours*. Faut-il le papa Baboulot! Savez-vous que je m'explique parfaitement désormais l'engouement des Lyonnais! Un bon conseil à M. Lamy, en passant: jouez souvent pour... faire salle comble.

M. Seiglet, c'est peut-être du même crû, mais pas du même tonneau. Nos compliments quand bien même.

En résumé, il est facile de prédire un grand succès à toute cette excellente troupe, pleine d'entrain et de bon vouloir.

JEAN PICK.

Etude sur le XVI^e Siècle

ou

LE PROTESTANTISME ET L'INQUISITION.

Aspect moral de la papauté. — Alexandre VI et Jules II.

Nous avons vu quel était le grand mouvement qui se faisait sentir vers le progrès intellectuel, au commencement du XVI^e siècle; de ce côté, tout est beau, tout est grand, tout est digne de respect et d'envie.

Mais le progrès intellectuel n'est pas tout pour faire vivre les peuples, il y a aussi le progrès moral, sans lequel rien de ce qui est beau ne peut grandir et fructifier. Voyons donc où en est la société à cette époque; et, comme la papauté siège au-dessus des rois, commençons par l'Eglise, ensuite nous descendrons au trône, puis nous rencontrerons les grands et le peuple.

Et d'abord, quels sont les pontifes qui siègent sur le trône de Pierre?

Innocent VIII vient de descendre au tombeau. Il semblait si bien avoir cimenté la paix en Italie, qu'il n'était pas facile d'imaginer, nous dit Guichardini, par quelle tentative ou quelle aventure elle se pourrait jamais rompre. Mais son successeur en fournit la solution.

Rodrigue de Borgia s'assied sur le trône et prend le nom d'Alexandre VI.

Pour arriver jusque-là, il n'avait pas craint d'employer la voie sacrilège de la simonie, payant à deniers comptants le suffrage de certains cardinaux, cédant à d'autres les offices et les bénéfices multipliés dont il était pourvu, flattant la cupidité, l'ambition, toutes les passions

de plusieurs de ses prélats dont toutefois les espérances furent étrangement trompées.

Leur coupable choix ne put être arrêté ni par la crainte de Dieu, ni par la considération de l'honnêteté publique; ils furent punis par l'ingratitude et la perfidie de l'avare pontife, qui leur reprit avec usure ce qu'il leur avait donné.

Mais passons rapidement sur cette entrée au pontificat; quelque hideux que soit ce premier trait de Borgia devenu pape, à peine fixe-t-il les regards, dans le tableau d'un souverain-pontife sans mœurs et sans front, qui reconnaissait publiquement une fille et quatre fils, fruits d'un adultère et d'un concubinage habituels.

Il vivait avec Lucrèce Vanosia, leur mère, comme avec sa femme, quoiqu'elle fût l'épouse de Dominique Arimano, l'un des grands de Rome.

Il pourvut tous ses odieux enfants aux dépens du Saint-Siège; il les enrichit aux dépens de la bonne foi, de la justice, de toutes les lois divines et humaines, au prix du sang des grands et de ses propres cardinaux. Il n'est point de crimes où ne l'ait engagé César, son second fils, le plus ambitieux, le plus cruel, et l'un des hommes les plus abominables qui aient existé. (1)

Tous les historiens accordent à Alexandre VI un esprit supérieur et un courage peu commun, qualités qui pouvaient en faire un grand pape, et qui ne furent que des armes funestes dans la main d'un furieux.

Alexandre VI, comme tous les méchants qui rendent à la vertu quelque hommage forcé, commença son règne par faire concevoir d'assez belles espérances. Mais cette illusion ne dura pas longtemps. A la paix de l'Italie, regardée peu auparavant comme imperturbable, succédèrent rapidement les troubles, le bouleversement et tous les désordres.

La cour romaine ne connaissait plus la simplicité de Pierre, elle préférait le luxe somptueux des Césars; elle avait oublié la chasteté de saint Jean, mais elle se souvenait des Romains de la décadence.

Enfin l'heure sonna où il plut au Ciel de faire descendre la prostitution et la débauche de la chaire apostolique, de mettre fin au fléau des Romains et de l'Italie, au scandale de tout le monde chrétien.

Alexandre VI mourut dans des convulsions horribles, après avoir bu par mégarde du poison qu'il avait préparé avec César, son fils, pour des cardinaux. Son corps enfla prodigieusement, il devint tout noir et parut défiguré d'une manière effrayante.

Après lui, Pie III passa en vingt-six jours du trône au tombeau. Julien de la Rovère fut élu par le conclave. Il prit le nom de Jules II, en mémoire du premier des empereurs romains.

C'était un esprit léger, d'humeur hargneuse, remuant et cabalant; intrépide cependant, défenseur ardent de son siège, et tenant sa parole quand il avait promis de donner. Toutefois, dit Guichardin, pour obtenir les suffrages des cardinaux, il promit peut-être plus qu'il ne voudrait donner étant pape. On rapporte même qu'il disait hautement que le souverain pontificat valait infiniment plus qu'on n'avait coutume de le vendre; que la tiare était une de ces raretés dont le prix ne se mesure pas sur l'estimation commune. Avec de pareils sentiments sur ce qu'était le trône d'un pontife, on peut voir ce que put faire Jules II.

Lui aussi il chercha, comme Alexandre VI, à agrandir ses domaines, à ajouter de l'or à son or.

D'un côté, c'est la luxure, la débauche, les vices les plus dégradants qui règnent à Rome, de l'autre c'est l'ambition et la soif des conquêtes, c'est un pape soldat.

A soixante-dix ans, au plus fort de l'hiver, courbé par la vieillesse et les infirmités, Jules II est à cheval nuit et jour, malgré la neige et la grêle, il visite ses attaques, presse les travaux, encourage les soldats, va sans cesse de son camp aux batteries, et des batteries à son camp.

Lamirandol est emporté d'assaut, et Jules II, en général vainqueur, entre par la brèche avec toute l'ostentation et la vanité d'un militaire de 20 ans.

Tout était bon à la cour romaine pour augmenter ses Etats, la dépouille des rois, l'héritage des cardinaux, la vente des sacrements et la dévastation de la République de Venise.

Voilà le spectacle qui se présente à nous dans la personne des pontifes de Rome. C'était la

source qui devait alimenter l'Eglise, c'était la lumière qui devait la guider à travers sa marche dans le temps.

Voyons donc maintenant si cette source impure, si cette lumière pâlie qui descend des chaires des Alexandre VI et des Jules II, apporte la vie ou la mortalité, la grandeur ou la bassesse dans les cardinaux, le clergé et les ordres religieux.

Fernand MORENA.

(A continuer.)

EN L'AIR.

PETITE CHRONIQUE.

Calino a voulu profiter de l'Exposition pour venir à Paris qu'il ne connaissait pas encore.

Seulement, sa plus grande crainte, en arrivant dans la capitale du monde décivilisé, était d'être pris pour un provincial, un étranger! c'est-à-dire un ignorant des usages et des choses de ce nouveau milieu.

Songez donc, lui, Calino, avouer ne pas connaître Paris! lui dont tous les journaux du globe ont répété, répètent et répèteront les mots! lui, dont le nom est dans toutes les bouches! lui, un type, une création!!!

C'était impossible s'il tenait à conserver sa popularité.

Aussi, avant de partir, s'était-il promis de se faire tuer plutôt que de demander le moindre renseignement.

Pour arriver à ce résultat, vous allez voir ce qu'il a imaginé.

Cinq ou six mois avant son départ, il se plongea dans l'étude de l'histoire des rues et monuments de la capitale, et, grâce à sa prodigieuse mémoire, il n'y a plus désormais un pan de mur, une borne, un walter!... dont il ne puisse donner à l'instant la description et raconter l'origine.

La tête ainsi meublée, il arrive à Paris avec cette sûreté de coup d'œil, cette désinvolture, se laisser aller de l'homme qui rentre dans ses pénates.

Mais hélas! il compte sans lui, car il n'a pas fait dix pas, avec l'air que vous savez, qu'il s'aperçoit, ô malheur, qu'il avait tout appris, tout, excepté... le nom et les adresses de chaque chose, ce qui fait que notre pauvre ami, après trois ou quatre heures employées à retourner sa cervelle en tout sens, est obligé, même pour les... renseignements les plus simples, de sauter à pieds joints sur sa dignité et de demander son chemin comme un simple provincial!

Mais au moins, dernière consolation, veut-il y mettre des formes.

Désirant aller à l'Eldorado, il accoste tout d'abord un Titi:

— Hé, mon ami.
— Bourgeois.
— Vous connaissez la capitale?
— C'te blague!... un enfant de Paris.
— Très bien. Alors, ayez donc l'obligeance de m'indiquer où se trouve....

Ici Calino fit appel à ses récents travaux d'histoire. Où se trouve.... attendez-donc.... ce pays imaginaire.... où chacun vit au sein de l'abondance!... fig. pays très fertile!...

Vous voyez d'ici la mine ahurie du gamin, qui pourtant ne perd pas la boule et répond imperturbablement.

— Parfaitement. Monsieur veut aller à Chaillot. Prenez la première à droite, puis la troisième à gauche, puis la septième à droite, puis à gauche, puis... arrivez là... vous vous informerez de nouveau!

Le lendemain Calino veut se rendre à l'Odéon, mais, comme vous le pensez bien, instruit par l'expérience et n'ayant nulle envie de recommencer la course de la veille (quatre lieues), il s'adresse directement à un sergent.

— Pardon, sergent.
— Monsieur?
— Vous connaissez la capitale?
— Si je la connais! mais il n'y a pas un coin que je ne tutoie.

— Alors, auriez-vous la bonté de me renseigner sur ce S. M. T. d'antiquité..., vous savez bien... cette espèce de théâtre.... que Périclès avait fait bâtir dans la ville d'Athènes.

Le sergent porte la main à son menton qu'il gratte vivement, lève la tête, ferme les yeux, ouvre la bouche et prend la mine d'un homme qui fait de prodigieux efforts de mémoire ou bien qui va éternuer.

— Attendez donc, attendez donc. Le père Icélès... Athènes... ça doit se trouver dans la Grèce.... près des halles.... Ah!

— J'y suis.
— Enfin!
— On l'a ôtée la semaine passée.

L. Bienvenu a commencé dans le *Charivari*, une nouvelle *Cité des songes* qui, si j'en juge par l'échantillon, promet une mine inépuisable de drôlerie et de véritable esprit.

Ecoutez plutôt.
ABANDON. — Une jeune fille qui rêve qu'on l'abandonne doit se mettre en garde contre les protestations d'un séducteur.

S'il n'est plus temps, elle repoussera de son cœur une débauche qui ne pourrait lui servir à rien.

ABSENCE. — Pour un homme marié, rêver qu'il est absent de sa maison, présage la prochaine naissance d'un fils.

ACADÉMIE. — Rêver que l'on en est:

Douce quiétude, sommeil tranquille.

ACCLAMATION? —

(Le Réveil est en instance.)

ACCOUPLEMENT. — Rêver que sa femme accouche, indique une propension à se réjouir du bonheur qui arrive à un autre.

APOTHECAIRE. — Le voir et lui tourner le dos: Grand désir d'être libre.

(A continuer.)

La Cour de cassation vient de rendre un jugement que nous croyons devoir faire connaître:

« Le refus par un chasseur de montrer le permis de chasse à l'agent qui le requiert, ne constitue ni délit ni contravention. »

(Moniteur de l'Indre.)

Lucie a été chanté hier vendredi par M. Morini d'une façon réellement remarquable.

On se demande quel est le but de la direction en ayant refusé cet artiste.

L'opinion publique informe.

Pour la Chronique:

Jules FRANTZ.



THÉÂTRES DE LYON

Les débuts sont terminés. Quels débuts? Comment, de quelle manière ont-ils été accomplis? Dans quelles conditions a-t-il été statué sur le refus ou l'admission des différents artistes? c'est ce qu'il s'agit d'éclaircir.

Ce ne sera peut-être pas facile, car, dans nos théâtres, l'habitude de pêcher en eau trouble est en train de devenir invétérée. Il est pourtant désirable qu'on s'explique, quitte à s'entendre ensuite s'il y a lieu.

Mais d'abord que la direction me permette de lui adresser quelques questions.

Est-il vrai qu'on ait ramassé dans les rues avoisinant le théâtre, le vendredi 13 octobre, jour où l'on donnait *Guillaume Tell*, tous les oisifs qu'on a pu rencontrer et qu'on les ait fait entrer en troupe et sans cartes pour assurer et justifier la réception de M. Juillia et de Mlle Moreau?

Est-il vrai que tous les artistes des Célestins disponibles reçoivent l'ordre de se rendre au Grand-Théâtre pour soutenir les débutants amis de la direction?

Est-il vrai que cette même direction ou ses employés supérieurs aient maintes fois exprimé confidentiellement l'intention formelle d'évincer Mme Smitz-Erambert depuis le mois de mars dernier?

Est-il vrai que M. le commissaire de police spécial ait déclaré sur la scène, devant témoins, et ce à propos d'un article du *Courrier de Lyon* sur la rentrée de M. Méric, que l'avis du public lui était indifférent, et que c'était le sien seul qu'il faisait prévaloir?

Est-il vrai que M. Morini ait plusieurs fois demandé sans pouvoir l'obtenir la résiliation de son engagement?

Est-il vrai, d'autre part, que la direction ait donné l'ordre à ses créatures de siffler ce même M. Morini auquel elle paraissait vouloir se cramponner?

Est-il vrai que deux cents billets de différentes places et spécialement du parterre, à chacun desquels était joint un sifflet de moyenne grosseur, aient été distribués par les chefs de la claque à leurs amis et connaissances pour siffler Mme Smitz-Erambert à la fin de son troisième début?

Est-il vrai que l'ordre ait été donné aux *messieurs indépendants* porteurs des susdits billets de garder leur souffle pour le moment décisif et de se tenir cois pendant tout le temps que durerait la représentation des *Huguenots*, se contentant de chuter modérément s'il prenait fantaisie au véritable public d'applaudir?

Est-il vrai qu'un des distributeurs, sympathique à l'artiste, — à ce qu'il disait, du moins, — se soit présenté chez elle, pour la prévenir, preuves en main, de ce qui se préparait et l'inviter à refuser son concours pour la représentation du soir?

Est-il vrai que M. Morini ait offert une somme ronde à M. le lieutenant du succès pour qu'il consentit seulement à rester neutre et que celui-ci l'ait refusée?

Est-il vrai, comme me l'a affirmé son interlocuteur, que M. d'Herblay ait, pendant un des derniers entr'actes, déclaré à l'un des membres de la presse lyonnaise que son ténor et sa chanteuse étaient d'avance refusés?

Est-il vrai enfin que, en réponse aux observations dudit journaliste, M. le directeur ait déclaré que son intérêt, dont il était le meilleur juge, devait passer avant le caprice ou la volonté du public?

Si non, démentez au plus vite des bruits et des

affirmations qui ne paraissent pas sans fondement, et motivez vos assertions contraires.

Si oui, expliquez qui voudra votre conduite; mais je la déclare inexécutable. Mieux vaudrait pour vous déclarer loyalement au public que vous supprimez les débats, plutôt que d'avoir recours à de semblables subterfuges. Qu'on y prenne garde! si de tels faits sont vrais, comme il y a malheureusement lieu de le croire, nous-nous admettons plus longtemps la sincérité des décisions antérieures, et ne sommes-nous pas amenés malgré nous à penser que nous assistons à des séances de haute comédie?

Nous préférons, jusqu'à plus ample informé, croire à une erreur, et nous espérons que la direction pourra pleinement se justifier.

Quoi qu'il en soit, un grand nombre de personnes sont d'avis que l'admission de M. Juillia et de Mlle Moreau a été irrégulièrement prononcée; nous ne demanderons pourtant pas qu'ils soient soumis, comme cela a eu lieu l'an dernier pour M. Sapin, à une nouvelle et décisive épreuve; le public pourra apprécier par la suite s'il doit ou non leur en tenir rigueur. Mais, en face de la protestation immense et prolongée qui s'est élevée contre le verdict du commissaire de police, relatif à Mme Erambert, il nous est impossible de ne pas élever la voix en faveur de la justice et de ne pas prêter aux réclamants l'appui de notre publicité. Il serait souverainement injuste et ridicule que, dans le but de favoriser je ne sais quelle spéculation directoriale, la scène lyonnaise fût désormais privée d'une artiste de mérite que nous avons connue parfaite autrefois dans un emploi secondaire et que nos confrères de Bruxelles, qui passent pourtant pour sévères, ont maintes fois déclarée digne de l'Opéra.

Nous nous joignons donc à l'immense majorité des spectateurs pour protester, et nous demandons formellement, tant au nom d'un grand nombre d'habités qu'au nôtre un QUATRIÈME DÉBUT pour Mme Smitz-Erambert.

Nous ne nous abstenons de faire la même demande pour M. Morini que parce qu'il a publiquement exprimé le désir de résilier son engagement.

Alfred DEBEAUCY.

Variétés. — La nouvelle Direction marche avec résolution dans la voie qu'elle s'est tracée, et vaudevilles, opérettes et drames se succèdent avec rapidité.

Le cadre restreint de cette chronique ne nous permettant pas de rendre compte de toutes les pièces nouvelles que nous avons vu défiler sous nos yeux pendant la semaine qui vient de s'écouler, nous n'accorderons une mention qu'aux plus importantes. A leur tête, se place tout naturellement *le Juif-Errant*, que nous passerons sous silence.... et pour cause.

La Direction, du reste (rendons-lui cette justice), devant l'accueil glacial fait au vétéran du genre horrible, s'est empressée de le retirer de son répertoire.

Fasse le ciel que nous en soyons *sevrés* pour toujours!...

Dans l'ordre chronologique se présentent ensuite *la Femme aux Œufs d'or*, vaudeville en un acte, qui a été joué d'une façon remarquable par Mme Laure Jaume; puis *l'Amour qu'on c'est qu'on ça*, ou cette actrice, très bien secondée par MM. Gavary et Frugier, a établi, d'une façon brillante, sa réputation de comédienne habile et de chanteuse agréable; enfin, *les Premières armes de Richelieu*, dont trois représentations consécutives n'ont pu diminuer le succès mérité.

Lundi dernier, *le Roman d'un Jeune Homme pauvre*, comédie en cinq actes, d'Octave Feuillet, avait attiré une foule élégante et nombreuse.

M. Arthur Brelet, chargé du rôle de Maxime Odiot, a joué de façon à ne pas nous faire repentir des appréciations élogieuses de son talent, faites par nous dans le précédent numéro.

Mme Gavarny, dans celui de Marguerite, a été charmante de grâce et de distinction. Cette artiste est assurément une précieuse acquisition pour la scène des Variétés.

Citons encore M. Frédéric Poppe, qui a joué avec beaucoup de naturel le rôle de Bévallan. Enfin, MM. Rohart, Gavarny; Mlles Stéphanie Noiroit, et la gentille Anna May, tous très convenables.

Cette soirée a été, sans contredit, une des meilleures depuis la réouverture.

Un mot encore:

Le public attend toujours ses omnibus (prix: 25 centimes). S'il y a un simple retard, pourquoi l'Administration ne prévient-elle pas? Mais si c'est une mystification, il nous semble qu'elle a duré assez longtemps.

Alcazar. — Aujourd'hui dimanche, 22 septembre, et tous les dimanches suivants, soirées dansantes de 6 heures à 11 heures du soir.

LÉON SAINT-URBAIN.

Nous prévenons nos lecteurs qu'il nous reste encore quelques collections complètes du *REVEIL* que nous mettons à leur disposition.

On en trouvera chez Mera (galerie du théâtre), chez Mme Ballay, rue Tupin, ainsi que dans nos bureaux, de 1 heure à 3 heures.

Le Gérant: REYMOND.

(1) *Onuphr. Vit. Alex. VI.*